

L'identité américaine ou le détour par l'étranger Permanence et réinvention du récit de voyage aux États-Unis.

Onze ans après la fin de la guerre de Sécession, les célébrations du centenaire de la révolution américaine, notamment la *Centennial International Exhibition* de Philadelphie, suscitérent un engouement populaire considérable à travers les États-Unis et un regain d'intérêt pour l'histoire de la jeune nation. Les magnats du chemin de fer qui venaient, en 1869, de parachever la construction de la première liaison transcontinentale comprirent rapidement tout le profit qu'ils pouvaient tirer de cette ferveur nationaliste. Dans des guides comme *Croffut's Continental Tourist Guide* (1872) ils se mirent à présenter le voyage transcontinental comme un authentique devoir patriotique qui représentait une alternative démocratique à l'élitisme du Grand Tour Britannique, un moyen de prendre la mesure de la grandeur naturelle et technologique des États-Unis mais aussi une manière de cimenter l'unité d'une nation meurtrie qui se méconnaissait toujours (« to preach the gospel of a better known America »). L'idée s'implantera peu à peu dans l'imaginaire collectif et trouvera sa formulation définitive lors du lancement de la campagne « See America First » par les sommités de l'industrie touristique à Salt Lake City en 1906 qui sera réinventée par la célèbre campagne d'affichage « See America » conçue par le Federal Arts Project pendant la Grande Dépression.

Le succès immédiat de ces campagnes tient au fait qu'elles étaient parvenues à réinterpréter la mythologie de la Destinée Manifeste et sa conception providentielle de l'inéluctable expansion américaine à l'âge du rail et de l'autoroute. Plus fondamentalement, si ces flots de touristes se rendant à Yosemite ou à Monument Valley crurent effectivement faire leur devoir patriotique c'est bien que, depuis l'époque coloniale, l'identité américaine était indissociablement liée à cette expérience partagée du voyage bien plus qu'à une hypothétique histoire commune. En effet, c'est cette confrontation à l'altérité radicale d'une *terra incognita*, cette expérience du déracinement, cet effort collectif pour maîtriser la nature qui avait permis à une nouvelle communauté humaine de se fédérer à partir de cet assemblage disparate d'explorateurs et d'aventuriers européens. Pour les Pères fondateurs, comme Thomas Jefferson, s'il existait un *ethos* démocratique propre aux États-Unis c'est bien parce que celui-ci n'était pas un legs du libéralisme des lumières anglaises mais s'était imposé comme une nécessité aux Pères Puritains lors de leur longue traversée de l'Atlantique sur le *Mayflower* et aux pionniers tentant de s'acclimater à l'immensité des Appalaches et des Grandes Plaines. On pourrait même aller plus loin et considérer que si, pour les fondateurs de la jeune république, celle-ci se devait d'être une union perfectible (« a more perfect union ») c'est bien parce qu'elle devait être en devenir, en mouvement, pour échapper à l'immobilisme délétère dans lequel s'étaient figées les sociétés européennes. Plutôt que de représenter un moment transitoire dans l'histoire de la nation, le voyage devint ainsi un de ses principes fondateurs.

Il est pourtant révélateur de constater que l'invention de ces campagnes correspond, peu ou prou, au moment où l'imaginaire collectif se tournait vers d'autres *terra incognita* africaines, orientales, polynésiennes et arctiques. Si les États-Unis tentèrent de relancer leur dynamique expansionniste vers le Pacifique, les Caraïbes ou l'Amérique Latine, l'annonce par Frederick Jackson Turner de la fin de la conquête de l'Ouest en 1893 semblait bien mettre un terme définitif à cette époque pionnière. Dès lors, cette promesse faite aux voyageurs transcontinentaux de revivre l'expérience de leurs glorieux ancêtres apparaît comme un effort dérisoire pour sauvegarder et ritualiser une expérience censée être essentielle. Pourtant, corsetée dans un récit national d'une Amérique blanche et anglo-saxonne, rythmée par la succession de *topoi* et d'archétypes kitsch, l'expérience du voyage avait été largement vidée de sa substance. Si le foisonnement chaotique et inventif des premiers écrits venus du Nouveau Monde avaient laissé entrevoir tout un monde de possibles, les récits produits par l'industrie du tourisme, les *pulps*, le cinéma et la télévision n'offraient plus que des variations, plus ou moins ironiques, plus ou moins critiques, d'une aventure dont les principaux temps forts étaient connus à l'avance. D'ailleurs, il n'est sans doute pas fortuit que cette mythification du voyage intérieur corresponde à une période de repli sur soi identitaire,

nativiste et isolationniste d'une nation se méfiant de plus en plus de l'inconnu, de l'ailleurs et de l'étranger.

Il semble pourtant possible de considérer l'incroyable persistance du récit de voyage aux États-Unis jusqu'à nos jours comme étant autre chose qu'une remise en scène nostalgique et galvaudée d'un récit des origines. En effet, s'il ne restait plus rien à explorer une fois que les frontières du pays se stabilisèrent en 1912, il n'en demeure pas moins que l'incroyable propension des États-Unis à se réinventer a fait que le centre de gravité du pays continua inlassablement à se déplacer comme à l'époque de la conquête de l'ouest, de telle sorte qu'il faille inlassablement le redécouvrir. Bien souvent, plus que les Américains eux-mêmes, ce sont des voyageurs étrangers qui perçurent le plus clairement l'altérité de ce monde toujours neuf et parvinrent à lui donner une forme dans une inlassable remise en scène de ce qu'avait été l'aventure coloniale. Ce que Chateaubriand fit avec sa description éminemment romantique de la nature de l'Amérique française, Tocqueville l'accomplit pour l'organisation sociale de la toute nouvelle république, Céline pour l'enfer de la mégalopole industrielle de Détroit et Baudrillard pour la société du spectacle, sa « litanie de signes » et cette Amérique qu'il définit comme vectorielle et sidérale. On peut penser à bien d'autres noms même si la liste ne saurait bien entendu pas être définitive : Dickens, Wilde, Sienkiewicz, Maiakovski, Breton, Duchamp, Adorno, Moholy-Nagy, Gropius, Mies van der Rohe, de Beauvoir, Nabokov, Hitchcock, Robert Frank, Foucault, Depardon... Certains ne sont restés qu'un temps, d'autres se sont établis aux États-Unis plus longtemps mais sans pour autant se départir de cette distance caractéristique.

Tous ces voyageurs qui choisirent de se rendre aux États-Unis par curiosité, par intérêt ou par nécessité ne pouvaient bien entendu plus prétendre au titre de pionniers mais ils n'en étaient pas pour autant réduits à n'être que des touristes parcourant servilement des itinéraires balisés par d'autres. L'Amérique qu'ils décrivent demeure fondamentalement étrangère. La simplicité (ou la grossièreté, c'est selon) des mœurs américaines, la verticalité sublime de ses villes, la brutalité de son matérialisme, la vitalité de ses marges et de sa contreculture furent autant de symptômes de cette nouveauté radicale dont ils devaient rendre compte. Mais, si les paysages décrits par ces voyageurs nous semblent authentiquement inédits, c'est bien parce que ces derniers ont perçu le continent à l'aune de leur propre parcours, de leur propre histoire, de leur propre imaginaire géographique. Ils contribuent ainsi non seulement à affranchir ce territoire du récit familial que les Américains eux-mêmes en proposent mais, dans certains cas, à remettre en cause par leurs écrits l'idée selon laquelle le voyage doit produire un récit ordonné, structuré, téléologique. Cette mise entre parenthèses du récit par le voyage, cette vacance du récit si l'on veut, permet en somme de préserver l'ouverture des possibles qui caractérisait les premiers écrits sur ce Nouveau Monde que l'on ne savait pas nommer et dont on ne savait pas encore s'il serait suédois, hollandais, russe, espagnol, français, anglais ou mexicain. Ces écrits continueront à perpétuer cette incertitude inaugurale en s'interrogeant sur la nature de ce pays dont on ne parvenait à déterminer s'il était agrarien ou industriel, libertaire ou puritain, mercantile ou idéaliste, provincial ou impérial, révolutionnaire ou contre-révolutionnaire, matérialiste ou virtuel...

Par ailleurs, si cette permanence du récit de voyage fait écho pour nous à l'époque coloniale c'est bien parce qu'elle réactive constamment cette dialectique de l'étranger et de l'autochtone qui a présidé à la fondation d'une identité qui s'est justement constituée aux dépens des peuples premiers. Car, bien loin de se perdre par-delà les mers et les océans, ces paroles étrangères ont très souvent pris racine dans le nouveau monde et ont puissamment contribué au développement d'une identité qui lui serait propre. Nous avons déjà évoqué le rôle joué par Tocqueville. Nous pourrions aussi parler de Dvorak qui, lors de son passage à New York en tant que directeur du conservatoire de 1892 à 1895, fut un des premiers à reconnaître la puissance des musiques afro-américaines et des Indiens d'Amérique. Nous pourrions aussi évoquer le cas de D.H. Lawrence dont les *Studies in Classic American Literature*, publiés en 1923 alors qu'il venait de s'établir au Nouveau Mexique, ont servi de base pour la définition du canon littéraire américain. Et que dire de cette puissante diaspora

caribéenne qui, du Jamaïcain Marcus Garvey au Martiniquais Edouard Glissant, contribua de manière décisive à la formation de l'identité afro-américaine.

Les exemples sont si nombreux qu'ils semblent faire système et transcender la logique de l'exception, du cas particulier, de l'individu. Ils semblent aussi donner raison à Andreea Deciu Ritivoi lorsqu'elle parle « d'étrangers intimes » pour rendre compte de l'influence de Arendt, Marcuse, Soljenitsyne et Saïd sur la pensée politique américaine contemporaine. Ce qu'elle entend décrire par là est cet « ethos de l'étranger », tout à la fois investi et détaché, proche et distant, qui structure leur rhétorique et a non seulement permis de légitimer leur parole aux États-Unis mais aussi de réaffirmer dans le monde la légitimité d'une pensée politique américaine d'après-guerre mise à mal par la guerre froide. On pourrait analyser de la même manière l'essor des « cultural studies », du post-structuralisme et du post-colonialisme à la fin du XX^{ème} siècle dont la critique d'un occident prétendument éclairé mais en réalité bourgeois et impérial était née ailleurs mais dont l'idéalisation des marges et du pluralisme faisait écho à quelque chose de profondément ancré dans la psyché Américaine. On serait finalement tenté d'utiliser la formule de Deciu Ritivoi pour décrire le statut de tous ces voyageurs, de tous ces étrangers, dont l'Amérique avait justement besoin nous seulement pour attester de son statut d'exception mais aussi pour réaffirmer son altérité constitutive.

S'il était encore besoin de prouver combien le voyage a pu durablement structurer l'identité américaine nous pourrions aussi souligner le fait que pour bon nombre d'intellectuels, d'artistes et d'auteurs nés aux États-Unis, le voyage fut une impérieuse nécessité. Ainsi, le citoyen pouvait paradoxalement se concevoir comme un étranger, comme un « voyageur potentiel » qui n'a jamais tout à fait renoncé à « la liberté d'aller et venir » pour reprendre la définition qu'en donna Georg Simmel en 1908 dans ses « Digressions sur l'étranger ». Certes, ces exilés volontaires furent souvent considérés avec autant de méfiance par la société américaine que ces étrangers qui ne cessaient de déferler sur ses côtes. Leur décision était d'emblée perçue comme une trahison dès lors que ce désir d'ailleurs semblait contester l'idée selon laquelle l'avenir de l'humanité se réalisait ici et maintenant, aux États-Unis. Elle représentait une forme de désaveu inacceptable de cette promesse américaine et un refus incompréhensible de participer à cette grande entreprise collective d'affirmation de l'indépendance radicale du Nouveau Monde.

Il est des cas où ce désir de s'établir ailleurs a pu être l'expression d'un rejet radical d'une société et d'une identité américaine dans laquelle certains ne se reconnaissaient pas. On peut, à ce titre, évoquer les *American Scenes* publié en 1907 par Henry James où le romancier, de retour au pays natal après 35 ans d'exil, décrit littéralement les États-Unis comme un pays étranger. Mais, le plus souvent et comme en attestait déjà William Dean Howells en 1899 dans « American Literature in Exile », il semble que ces craintes aient été infondées et que ces voyages furent le plus souvent paradoxalement l'occasion de réaffirmer la singularité de leur identité. On pense bien sûr à Benjamin Franklin, Mark Twain, William Cody, Joséphine Baker ou même George S. Patton qui profitèrent de leurs tournées européennes pour réaffirmer stratégiquement leur différence en se façonnant une *persona* plus ou moins caricaturale du bon sauvage, du pionnier ou de l'homme démocratique. Cependant, il ne s'agissait pas toujours de mettre en scène cette différence pittoresque pour l'autre mais bien plus souvent de l'éprouver et de la formuler au contact de l'autre comme ce fut le cas de Ralph Waldo Emerson dont la pensée, dont on considère souvent qu'elle est la première à être spécifiquement américaine, émergea immédiatement après son voyage en Europe en 1833. Il est par ailleurs tout à fait symptomatique de constater que, bien loin d'être une expérience individuelle, le voyage fut largement conçu comme une entreprise collective qui permit l'émergence de nouvelles communautés qui se découvrirent américaines, comme ce fut le cas non seulement pour la *Lost Generation* à Londres ou Paris mais aussi pour les Afro-Américains en exil au Canada, en Europe ou en Afrique.

En somme, on serait tenté de considérer que si ce détour par l'étranger constitue un moment central du devenir américain c'est bien parce qu'il permet justement de réactualiser *in extremis* cette expérience fondatrice du voyage qui semblait devenir de plus en plus virtuelle à mesure que les frontières du pays se consolidaient et que son territoire se couvrait

de villes, de chemins de fers, de câbles télégraphiques et d'autoroutes. Par bien des aspects, l'Espagne de Washington Irving, le Pacifique de Melville, le Klondike de London, l'Union Soviétique de John Reed ou le Mexique de Kerouac et d'Olson servent avant tout à leurs auteurs à réfléchir à leur condition et à décrire en creux ce que sont, ce que doivent être, les États-Unis.

Il ne s'agit pas forcément de voir en cela une forme d'aveuglement narcissique, une extension dans le champ culturel et artistique de cette « Destinée Manifeste » qui chercherait à étendre son empire sur le monde mais bien la prise de conscience que les États-Unis n'existent pas tant comme une nation ou même un territoire que comme un idéal ou plus spécifiquement comme une expérience, un état, une condition d'existence, qui peut, qui doit, circuler pour continuer d'exister. Dès lors, si l'on considère que ces écrits de voyage ne sont pas simplement une remise en scène rituelle d'une mythologie des origines et sont authentiquement fondateurs de l'identité américaine, c'est qu'ils se distinguent de ces actes textuels premiers, magistraux et ordonnateurs que sont l'épopée et la constitution et que leur pouvoir de définition dépend justement de leur capacité à être constamment remis en œuvre dans un corpus textuel en devenir, comme le pays lui-même. Ainsi, bien loin d'un nationalisme frileux ou d'un impérialisme hégémonique, les États-Unis nous apparaîtront sans doute comme cette entité pluraliste, multiculturelle et transnationale qu'avait théorisée Horace Kallen en 1915 qui, en tant qu'immigré juif allemand de première génération, illustre une fois de plus le rôle décisif qui fut joué par tous ces « étrangers intimes » qui se décidèrent un jour de traverser les mers et les océans pour se rendre dans ce monde qui demeurerait inéluctablement neuf.

Bibliographie Indicative

- Asya, F. (ed). *American Writers in Europe: 1850 to the Present*. Palgrave MacMillan, 2013.
- Bendixen, Alfred & Hamera, Judith. *The Cambridge Companion to American Travel Writing*. Cambridge UP, 2009.
- Deak, Gloria. *Passage to America: Celebrated European Visitors in Search of the American Adventure*. I.B. Tauris, 2013.
- Harvey, Bruce A. *American Geographics: U.S. National Narratives and the Representation of the Non-European World, 1830-1865*. Stanford UP, 2002.
- Householder, Michel. *Inventing Americans in the Age of Discovery: Narratives of Encounter*. Routledge, 2011.
- Jarvis, Robin. *Romantic Readers and Transatlantic Travel: Expeditions and Tours in North America, 1760-1840*. Routledge, 2016.
- Melton, Jeffrey Alan. *Mark Twain, Travel Books, and Tourism: The Tide of a Great Popular Movement*. University of Alabama Press, 2002.
- Ritivoi, Andreea Deciu. *Intimate Strangers: Arendt, Marcuse, Solzhenitsyn, and Said in American Political Discourse*. Columbia UP, 2014.
- Roberson, Susan L. (ed). *Defining Travel: Diverse Visions*. University Press of Mississippi, 2007.
- Robinson, Mike. "Narratives of being Elsewhere: Tourism and Travel Writing". *A Companion to Tourism*. Blackwell, 2004.
- Shaffer, Marguerite. *See America First: Tourism and National Identity, 1880-1940*. Smithsonian Books, 2001.
- Simmel, Georg. "Digressions sur l'étranger". *L'école de Chicago - naissance de l'écologie urbaine*, Yves Grafmeyer et Isaac Joseph (dirs), Champs Essais, 2009.
- Thompson, Carl. *The Routledge Companion to Travel Writing*. Routledge, 2015.